

C'est en forgeant qu'on devient forgeron
Et en lisant qu'on devient...

LISERON

Raymond QUENEAU

Publication
de l'AFL 43

Association
Française pour la
Lecture
Groupe
départemental
de Haute-Loire

Mairie
BP 20
Place Lafayette
43100 BRIOUDE

www.afl43.com

afl43@wanadoo.fr

Directeur de
publication :
Dominique VACHELARD

Comité de rédaction :
Pierre BADIOU
Cécile DUMAS
Dominique VACHELARD
Véronique VILLAESCUSA

ISSN n° (en cours)
Dépôt légal :
BMIU Clermont-Fd

Prix : 2.00 €

n° 15

**Avril
Mai
Juin
2011**

« École, violence & domination » : INCOMMUNICABLE ?

Si l'on considère l'état actuel de nos libertés publiques et leur lente élaboration historique, est-il concevable que certains points de vue, écrits notamment, puissent être frappés d'incommunicabilité ?
À quoi servent, dès lors, liberté d'expression, de réunion, de la presse, etc. quand les idées émises ne peuvent être comprises ?

Ces interrogations ont été provoquées par divers faits relevés à la parution, en février dernier, de l'ouvrage commun « École, violence et domination ». L'avis de parution a été envoyé par courrier électronique à 75 000 adresses, essentiellement les écoles primaires françaises, mais pas uniquement.

Les réponses – ainsi que les non-réponses ! – constituent une actualité qu'il nous a paru opportun d'analyser, nous donnant ainsi l'occasion de montrer la pertinence du point de vue développé tout au long de ce livre.

SOMMAIRE

<i>Édito et présentation</i>	<i>page 1</i>
<i>Le point de vue exposé dans l'ouvrage « École, violence et domination »</i>	<i>page 2</i>
<i>Quelques réactions à la publication d'un point de vue alternatif sur l'école</i>	<i>page 3</i>
<i>De la difficulté d'apprendre, c'est-à-dire d'accepter un point de vue nouveau sur des connaissances déjà là</i>	<i>page 4</i>
<i>Que faut-il pour entrer dans une opinion différente de la sienne ?</i>	<i>page 5</i>
<i>Le point de vue d'une lectrice accoutumée aux thèses développées par l'AFL</i>	<i>page 6</i>

Qu'avons-nous voulu écrire ?

Au risque de hérisser beaucoup de nos éventuels lecteurs, nous n'avons pas craint d'associer dans le titre de cet ouvrage : l'**École** – telle que nous la voyons fonctionner –, une certaine **violence** – dite « symbolique » selon le concept de Pierre Bourdieu – et la **domination** qui régit notre système scolaire, à l'image de la société où nous vivons.

Cette trilogie nous a paru, au fil de nos réflexions et de nos pratiques, caractériser une réalité qui reste souvent invisible à des regards trop habitués à accepter sans rechigner ce qu'on ne cesse de leur présenter comme « naturel ». Ainsi avons-nous tenté d'éclairer au mieux la nature profonde du système scolaire français tel qu'il existe depuis des décennies.

L'*École*, donc, notre école, celle dont on attribue traditionnellement la paternité au seul Jules Ferry. Celle qui bénéficie d'une aura qui la rend intouchable. Nous avons jugé nécessaire de fouiller son passé afin de mettre à jour ses racines historiques (les petites écoles chrétiennes de Jean Baptiste de la Salle au 17^e siècle) et comprendre pourquoi elle avait pu triompher d'une école concurrente, bien différente (l'école mutuelle). Il convenait également de s'intéresser à ses structures, son fonctionnement, la pédagogie mise en œuvre. Sans oublier ce qui provoque régulièrement les lamentations de tous : l'apprentissage de la lecture et de l'écriture. Que fait notre école pour permettre à tous les enfants d'acquérir la maîtrise de l'écrit véritable, cet outil indispensable à la scolarité certes, mais aussi à tout citoyen ?

La *violence* ensuite. Non la violence physique qui fait le régal des médias et dont on nous rebat les oreilles, mais celle bien plus subtile de l'institution même : la violence « symbolique », peu visible à nos regards trop aveugles et qui provoque en retour la première. Violence de l'école elle-même, comme de toute institution.

La *domination* enfin, qui s'exerce hiérarchiquement dans notre société inégalitaire. L'attribution ou la simple appropriation de quelque brin de pouvoir suffit à faire de chacun le dominant d'un autre. Or, nous constatons que le savoir acquis est porteur de pouvoir. Pouvoir de l'adulte « qui sait », à l'école comme dans la société (entreprises, structures politiques, syndicales, associatives...). Ce faisant, nous avons été conduits à porter sur cet ensemble lié un regard politique, c'est-à-dire d'aller au-delà du simple champ pédagogique et de pointer la volonté des classes dominantes de garder, seules, la maîtrise du pouvoir symbolique.

Allions-nous en rester à ces analyses ? Ne fallait-il pas suggérer quelques pistes porteuses d'espoir ? Ce sont donc nos pratiques mises en œuvre que nous présentons dans la deuxième partie de l'ouvrage. Non des recettes médicamenteuses que nous imposerions, mais des exemples de quelques actions que nous jugeons dignes d'intérêt pour leur efficacité. Bien d'autres pratiques innovantes sont certainement possibles. À chacun de s'engager et d'exercer ses capacités pour changer l'école et la société.

Pierre Badiou



Quelques réactions...

Plus de 75 000 avis de parution de l'ouvrage ont été adressés par courrier électronique, pour l'essentiel à des écoles primaires, mais pas uniquement. Il nous semble révélateur que certains destinataires n'aient pu se retenir de répondre de manière plutôt agressive à cette simple communication d'une information : sans même avoir fait l'effort de s'informer, plutôt que de l'ignorer, on préfère la combattre !

Et puis, ô surprise, au milieu de ces quelques réponses parfois chargées d'un brin d'agressivité, un courrier, celui d'un parent d'élève...

* D'une école de l'Isère :

« Quel 'plaisir' de trouver ce genre de message le matin en arrivant à l'école ! Certains ne peuvent s'empêcher de mettre de l'huile sur le feu, et cherchent à se faire de l'argent avec des mensonges. €€€€€ » (sic)

* D'une école des Alpes Maritimes :

« les maîtres du système politique, économique et social ??????? C'est vous qui depuis 30 ans êtes les maîtres des écoles normales et autres IUFM » (sic)

* D'une école de Versailles :

« CONFIDENTIEL
Attention, car l'A.F.L qui prône le statut du "lecteur social" est classée nettement dans les idéologies de gauche (choix des textes)..... » (sic)

* De plusieurs écoles françaises :

« Merci de me retirer de vos listes de diffusion, conformément à la lopi puisque j'en fais la demande. Bien sincèrement. »
(sic : sincèrement ???)

* D'une maman dont le fils a utilisé les outils de l'AFL au cours de sa scolarité :

« Nous devons encore et longtemps travailler à ouvrir des portes pour que la transformation se fasse. À la question posée, non l'école ne permet pas à tous de devenir lecteurs et « écrivains », c'est évident. Il faut du temps, des années pour atténuer les effets de cet héritage, satané habitus !

Face au conditionnement social le but fixé par nous pour nos enfants malgré beaucoup d'efforts est souvent et rapidement anéanti. Alors il faut composer. Des questions se bousculent. Comment après si peu d'années bénéfiques passées au primaire, faire revenir les enfants à la raison, à la raison de lire ? Quel rôle occuper auprès d'eux pour ne pas les éloigner définitivement du pouvoir émancipateur et évident qu'ils devraient avoir sur leur vie en lisant et en écrivant ?

Quelle place laisse-t-on à l'expression écrite non dirigée, à la création artistique, musicale tout au long de leur scolarité ? Et puis certains ouvrages étudiés n'excluent-ils pas les enfants qui n'ont pas forcément la culture demandée ?

Votre ouvrage est un constat amer mais si réaliste de la situation de l'école et de la société que l'on veut pour nos enfants. De la violence subie par les méthodes d'enseignement qui distillent le savoir.

Il nous laisse voir quand même beaucoup d'espoir et nous montre le travail immense réalisé par vos équipes. Je partage votre enthousiasme. Comme l'a écrit M. Badiou dans son ouvrage, moi aussi je « refuse la ligne droite et je gauchise ». Avec tout mon optimisme. »



De la difficulté d'apprendre...

Ci-contre, un témoignage concernant la genèse d'un apprentissage, celui d'une autre conception de l'écrit, telle que nous la développons depuis quelques décennies à l'AFL.

Ce témoignage, c'est celui, possible, de chacun des militants de l'AFL, c'est cette question qui touche aux fondements de notre humanité, la remise en question – prudente, mais possible – de l'état actuel du contenu de notre savoir.

Quoi ???

Il y aurait donc une autre manière de penser l'écrit, différente de celle véhiculée par le système scolaire et par la propagande officielle, qui font de celui-ci le simple redoublement, la trace de l'oral ? Ce qui remettrait totalement en cause l'ensemble des certitudes acquises quant à sa nature, à son fonctionnement et à la manière de l'enseigner ?

Le texte ci-contre nous révèle la curiosité première, l'acharnement dont il faut faire preuve pour dépasser ses convictions si solidement établies, afin de tenter d'entrer dans des théories alternatives. L'effort demandé est si important qu'il suffit à rendre compte de la difficulté à communiquer des points de vue qui s'éloignent un peu de la pensée dominante. « S'informer fatigue¹ ».

DV

1- Ignacio Ramonet,
rédacteur-en-chef du Monde diplomatique

Heur et malheur d'une apprenante

Lorsque nous travaillons avec des enfants, nous nous posons des questions quant à l'efficacité de l'apprentissage : comment le perçoivent-ils ? Qu'en retiennent-ils ? Avec des enfants dits « en difficulté », il est nécessaire de chercher une nouvelle approche et bien souvent, nous nous trouvons démunis face à l'ampleur de la tâche.

Comment agir ? En plus du *statut* positif que l'on doit donner à l'apprenant, il fallait se pencher sur la nature et le rôle de l'écrit, tout différent de l'oral.

Or, cet « apprentissage » est des plus difficiles car il nécessite de bousculer nos idées reçues, d'agir et de *penser différemment*. Et les premiers textes théoriques, traitant de cette approche, paraissent incompréhensibles à ceux qui abordent, la première fois, ces points de vue.

Il fallut bien des interrogations, des débats, des doutes (nombreux !), des interactions entre les pratiques et la théorie pour que se construisent, peu à peu, ces nouveaux savoirs et savoir faire. Et malgré un travail laborieux, les questions sont encore nombreuses ! Mais quelle satisfaction pour l'apprenant d'avoir réussi à franchir ces premières difficultés.

Il ne reste plus qu'à continuer le combat !

Véronique Villaescusa



Que faut-il pour comprendre ?

Face à l'incommunicabilité de certains points de vue non orthodoxes, il n'est pas inutile de revenir sur ce qui confère à une situation de communication, par le langage notamment, toute son efficacité.

Nous allons voir que l'élément fondamental qui permet au récepteur de pouvoir comprendre le message produit par l'émetteur réside dans l'existence d'un minimum de connivence entre eux, c'est-à-dire de la présence d'un référentiel commun, que ce soit au niveau des connaissances pures comme à celui des simples expériences de la vie courante.

Pour décrire ce qu'est une situation de compréhension, disons que cette dernière résulte toujours de l'interaction entre les connaissances préalables dont nous disposons du sujet traité et les caractéristiques propres à la situation originale, parfois inattendue, qui se présente à nous.

Inattendue, parce que, comme c'est le cas dans l'exemple qui nous préoccupe tout au long de ce numéro, nous analysons ici la difficulté à communiquer autour d'un point de vue très éloigné des représentations dominantes concernant l'école, en particulier.

Il se trouve que l'ouvrage « École, violence et domination » propose comme postulat celui d'une école violente.

Violente, si l'on considère tout ce qu'elle met en œuvre pour *formater* à leur insu l'ensemble des citoyens d'un pays, les préparant à accepter toutes les hiérarchies, toutes les délégations de pouvoir au profit des élites qui exercent les différents pouvoirs.

Violente, si l'on prend la mesure des conséquences de son fonctionnement : *l'inégalité* dans la répartition des savoirs (tentons d'évaluer mentalement l'importance de l'échec scolaire !), et par voie de conséquence des pouvoirs, et des richesses.

Violente, par l'unicité de point de vue qu'elle permet de construire concernant la *qualité* du système dans sa globalité ainsi que celui des éléments qui le composent. Qui –à part nous- oserait mettre

en doute le caractère démocratique de notre régime politique ? Qui pourrait douter du caractère hautement républicain, égalitaire, voire même libérateur, de l'institution scolaire ?

C'est sur ces croyances universellement partagées que repose la stabilité du système. En effet, la compréhension est assurée par la capacité à prévoir, à anticiper, une situation, une information, etc. sur la base d'éléments préalablement rencontrés lors d'expériences précédentes. Et c'est la mise en relation des catégories de pensée déjà existantes avec les éléments de la situation nouvelle, leur comparaison (redondances, différences...) qui autorise la compréhension –relative, toujours– du message.

Comment demander à un lectorat d'anticiper du contenu auquel il n'a jamais eu accès ? Les références communes nécessaires ne sont assurément pas présentes dans la situation de communication. Cette dernière va, bien évidemment, et de manière inexorable, à l'échec.

Il est donc impossible à quiconque –ou du moins à une immense majorité– à moins de se trouver dans une situation de proximité ou de nécessité particulière face à ces théories alternatives, de construire aisément du sens. Trop peu conformes aux idées courantes, dérangement parce que n'offrant pas de prise à la pensée, elles sont volontiers et très régulièrement rejetées. Le système est auto-protégé...

Dominique Vachelard



« École, violence & domination »

Il est intéressant de relater ci-dessous comment ce texte est reçu pas une lectrice, habituée aux thèses et aux pratiques de l'AFL, conduisant elle-même un « enseignement » non conventionnel de la langue écrite auprès de ses « petits » dans sa classe de maternelle ?

À défaut de dédicacer ce texte à vous tous, les utopistes passés, présents et à venir, je vais modestement le dédicacer aux deux grands utopistes que je fréquente le plus assidûment, Pierre et Dominique, car il faut bien l'être complètement pour oser un tel écrit.

Et je ne peux m'empêcher de vous renvoyer à cette interrogation qui nous taraude vous et moi-même, mes chers utopistes : « À quoi sert-il d'écrire quand les idées émises ne peuvent être comprises ? Passe-temps bien agréable ? Masochisme aigu ? »

La réponse, bien sûr, se trouve au cœur de l'essai. Comment comprendre une thèse qui dérange, qui n'est pas conforme à la doxa, qui en est même très éloignée, quand les outils qui permettraient justement de la saisir nous sont confisqués par un pouvoir bien décidé à ne rien partager ? Que peut-on comprendre quand on ne le veut même pas, quand un conditionnement extrême ne nous permet même pas de faire l'effort de..., quand on s'installe une bonne fois pour toutes dans le déni ? Les quelques mots de réponses des « lecteurs de la quatrième de couverture » suffisent à illustrer mon propos.

À la lecture de cet ouvrage, il apparaît aussi comme une évidence, que si la bonne question, la seule qui vaille, si l'on souhaite véritablement être efficace, était posée, nous était posée, par ceux qui se targuent de s'occuper de problèmes de lecture, ceux qui font autorité et que l'on voit défiler à longueur d'écran en période de rentrée, et qui est simplement : **comment lit-on ?** Alors peut-être que... (Personne n'osant répondre « en détachant bien chaque syllabe ») des prises de conscience germeraient, des remises en questions émergeraient...

Et peut-être qu'un jour, aussi, ces mêmes « spécialistes » ne feront plus semblant de confondre lecture et déchiffrage, écriture et graphisme et que plutôt que de voir s'installer dans nos classes, en guise d'apprentissage de lecture une espèce de « bricolage » avec enseignement obligatoire du code mais aussi quand même avec à l'autre bout de la classe un peu de vraie lecture, un peu de littérature.

Alors... peut-être, oui, peut-être qu'un jour la lecture, la vraie, se fera la part belle et que le code deviendra plus discret... qui sait ? On peut rêver... et ce n'est certainement pas vous, mes chers utopistes qui me direz le contraire, n'est-ce pas ?

Cécile Dumas

